

Corinne Bircher Giroud
Rue de la Bâtiaz 28
1920 MARTIGNY
079/784.96.25
corinneb.giroud@neptlus.ch

MODULE 8

TRAVAIL DE DIPLÔME

L'UTILISATION DU CONTE METAPHORIQUE EN SUPERVISION DANS UNE PERSPECTIVE DE CO-CONSTRUCTION



Image récupérée le 20 février 2018 , «Semaine du Conte » à Dieppe – Rendez-vous à Dieppe »

« Les contes aident les enfants à s'endormir et les adultes à s'éveiller. » Jorge Bucay

Genève, février 18

TABLE DES MATIERES

Préambule :	<i>Se perdre dans l'immensité pour revenir à l'essentiel. Une histoire de fourmi.</i>	p. 4
1. Introduction		p. 6
2. Raconte-moi le conte		p. 7
2.1.	Les différentes catégories du conte	p. 7
2.2.	Le schéma narratif du conte et la distribution des rôles	p. 8
2.3.	L'écrit fait pour Baptiste, est-il un conte ?	p. 9
2.4.	Le parallèle entre le conte métaphorique et le processus de supervision	p.10
2.5.	Synthèse	p.12
3. Le conte et les courants thérapeutiques théoriques.		p.12
3.1.	Conte et psychanalyse ou l'origine thérapeutique du conte	p.13
3.2.	La démarche Ericksonienne et le conte (hypnose et PNL)	p.13
3.3.	Conte et systémique	p.15
3.4.	A quel courant s'apparente le conte de Baptiste	p.16
3.5.	Synthèse	p.17
4. Le conte dans quel contexte, à quel moment ?		p.17
4.1.	En thérapie individuelle et familiale	p.17
4.2.	En formation	p.18
4.3.	En supervision	p.19
4.4.	La co-construction c'est quoi ?	p.19
4.5.	Vignette Marie – co-construction	p.20
4.6.	Synthèse	p.21
5. Conclusion		p.22
5.1.	Le conte : un objet flottant parmi d'autres	p.22
5.2.	Le conte en supervision	p.23
5.3.	Evolution de ma posture de superviseur	p.24
5.4.	Limites de la recherche	p.25
Bibliographie		p.26
Annexe 1		p.28
Annexe 2		p.30

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier l'ensemble des personnes qui ont contribué à la réalisation de ce travail.

Un merci aux formateurs du DAS en supervision en particulier à Esther Donnat qui m'a accompagnée dans cette réflexion.

A mes collègues de formation pour nos fructueux échanges.

A Véronique Regamey et Charlotte Crettenand qui ont répondu à mes questions.

Aux étudiants qui m'ont sollicitée comme superviseur.

A mes proches, mes amis qui m'ont soutenue par leurs encouragements et leur présence.

A mes enfants qui se sont souvent endormis en écoutant mes histoires et m'ont redonné le goût des contes.

PREAMBULE

Se perdre dans l'immensité pour retrouver l'essentiel. Une histoire de fourmi.

Cette histoire débute dans une fourmilière. Les fourmis semblent être toutes pareilles, toutes animées par une même mission : assurer la survie de la fourmilière. Lorsqu'on les regarde de l'extérieur, il est impossible de les différencier les unes des autres, elles ont la même taille, la même couleur, mais lorsqu'on s'approche, on découvre qu'elles sont animées par des aspirations différentes.

Je suis une fourmi, je fais partie de cette masse, tout comme toi. Cette fourmi que je suis, obéit aux ordres, prend sa place dans cette configuration et répond aux injonctions de la reine. Ces injonctions sont faites de « il faut, je dois »... Mais à force de faire partie de cette masse et de répondre aux injonctions de la reine, la petite fourmi que je suis, dépérit. Elle n'a plus faim, n'a plus d'envies, elle n'a plus l'impression d'exister en tant qu'insecte, elle a l'impression de renoncer à ses rêves les plus fous. Cela aurait pu rester longtemps ainsi... la fourmi que je suis, aurait pu tomber malade, voir mourir... Mais la vie allait décider autre chose.

C'était un matin comme les autres dans la fourmilière et la fourmi que je suis, s'apprête à se mettre au travail. Quand elle s'aperçoit qu'un bâton est planté sur son chemin. Elle aurait pu décider de le contourner, mais elle a décidé de l'escalader. Et là soudainement, elle s'est retrouvée projetée hors de la fourmilière. Elle avait très peur, car elle ne connaissait pas ce nouveau monde et ne savait pas ce qui l'attendait. Mais elle se dit que ce serait, peut-être, l'occasion de vivre autre chose et d'échapper aux il faut et je dois... Il ne lui restait pas grand chose à cette fourmi que je suis... mais elle savait au fond d'elle que sa force réside dans son autonomie et sa capacité à avancer.

Alors elle part à la découverte du vaste monde. En chemin, elle rencontre d'autres insectes, parfois des fourmis comme elle, égarées. A chaque rencontre, elle apprend une leçon et chaque leçon la rend plus fière de ce qu'elle est. En devenant plus fière, elle reprend espoir et vit plus près de ses aspirations. Cela lui donne la force et le courage de continuer son périple.

Parfois, elle se sent seule, abandonnée, mais dans ces moments, elle devient bienveillante à son propre égard, se rappelant toutes les batailles qui l'ont menée, où elle en est aujourd'hui. Cela lui donne encore et toujours la force de continuer. En chemin, elle redécouvre le plaisir, celui de la liberté, de vagabonder selon son humeur et du coup les rencontres qu'elle fait

deviennent plus joyeuses et plus plaisantes. Elle se surprend à rire et à sourire toute seule.

Un jour, à la tombée de la nuit, elle rencontre une autre fourmilière... Ce jour-là, la petite fourmi que je suis, se sent fatiguée par des heures de marche. Aussi, elle demande à la gardienne du nid de l'accueillir pour la nuit... Le sourire et l'enthousiasme de la petite fourmi que je suis, ont vite fait de convaincre la gardienne et elle lui ouvre la porte de ce nouveau nid. Et c'est ainsi que la petite fourmi que je suis, se retrouve en sécurité.

Elle demande alors à pouvoir rester dans la cette fourmilière quelque temps, car elle s'y sent bien. Mais elle s'activera toujours à être un peu différente des autres, même si de l'extérieur on peut la confondre. La petite fourmi que je suis, a appris à ne plus obéir aux : « il faut ou je dois », elle sait sortir de la fourmilière sans avoir peur, elle sait qu'elle est capable de vivre sa vie seule, mais a aussi besoin des autres pour se nourrir, s'épanouir et échanger des sourires. Elle sait que d'autres épreuves l'attendent dans sa vie, mais elle a appris que le changement et les crises permettent d'évoluer.

La petite fourmi que je suis, souhaite simplement que l'estime d'elle-même qu'elle a retrouvée puisse aider d'autres insectes perdus, malades ou abandonnés. C'est la morale de cette histoire.

Ceci est un des premiers contes que j'ai écrits. Je l'ai écrit à la fin de ma formation en systémique pour dérouler le processus que j'avais vécu lors de cette formation. C'était pour moi, la fin d'une aventure, mais également le commencement d'un nouveau, puisque j'entamais aussitôt une formation de superviseur. Résumer mon processus de formation par un conte a été pour moi l'occasion de parler de choses intimes en y mettant un peu de distance et d'y glisser les éléments constitutifs de l'estime de soi et du processus de différenciation. Comme dans un conte, un processus se déroule avec ses embûches, ses défis et ses dénouements parfois magiques. En commençant ma formation en supervision, une de mes premières découvertes fut que chaque supervision était un processus. C'est ainsi que naquit l'idée de pouvoir utiliser l'outil du conte métaphorique dans le cadre de la supervision.

Alors voilà que la petite fourmi se remet au travail. Elle ne soupçonne pas que le monde des contes est aussi vaste, elle cherche d'abord des réponses qui confirment ses certitudes, mais elle se plonge dans l'incertitude et les questions amènent de nouvelles questions. Elle s'est parfois perdue dans l'immensité, mais cela était peut-être nécessaire pour revenir à l'essentiel qui se trouve dans ce travail de diplôme et qui tente de répondre à la question :

Comment utiliser le conte métaphorique en supervision dans une perspective de co-construction ?

1. Introduction

L'idée d'utiliser le conte métaphorique pour illustrer un processus de supervision m'est venue en débutant les supervisions. C'est donc spontanément que j'ai rédigé un conte en fin de supervision pour Baptiste (nom d'emprunt). Je rencontre pour la première fois Baptiste dans le cadre d'une supervision pédagogique, il est en deuxième année de formation d'éducateur en emploi. Baptiste est un jeune homme qui a déjà une belle histoire de vie. Nous démarrons ensemble un processus de supervision. Baptiste va essayer de comprendre : où est sa place dans l'institution dans laquelle il est employé et finalement prendra la décision de quitter son poste à la fin de l'année académique et cherchera un nouvel employeur. Baptiste est vite apparu à mes yeux comme un héros. Un aventurier qui cherche sa place. Il aime apprendre, il est capable de se remettre en question et va chercher d'abord en quoi il est responsable de la situation, avant d'analyser le fonctionnement institutionnel. Lorsque Baptiste parlait, il me venait des images. J'ai donc écrit un conte de notre rencontre que je lui ai donné lors de la dernière séance, celui-ci est annexé à ce travail (annexe 1). Lorsque Baptiste a reçu ce conte, il l'a lu et m'a dit que cela reflétait de façon étonnante la manière dont il avait vécu son questionnement pendant nos séances. Je terminais volontairement le conte par des questions ouvertes, des questions qui étaient restées en suspens en fin de supervision.

Dans un premier temps, j'étais assez satisfaite de la manière dont j'avais mené à bien cette démarche. Puis en parlant avec d'autres, en allant aux cours, des questions ont émergé.

Un conte ça se raconte ? Pourquoi je l'avais donné à lire ? J'aurais peut-être dû le raconter ? Y-a-t-il une similitude entre un processus de supervision et la structure d'un conte ? Je me suis aperçue que le conte est utilisé par différents courants thérapeutiques : la psychanalyse, la PNL, la thérapie familiale. Il est considéré comme un objet flottant par le courant systémique. Quels en sont donc les ingrédients qui rendent cet outil efficace ? Le conte est utilisé dans des contextes divers : en thérapie individuelle, en thérapie de famille, en formation, mais a-t-il déjà été utilisé en supervision pour illustrer le processus ? Quelles sont les limites de cet outil ? A qui doit-il être utile et quelles sont les conditions-cadre qui permettront d'en faire un outil au service du processus et pas l'inverse ? Finalement, comment utiliser le conte métaphorique en supervision dans une perspective de co-construction ? C'est à ces questions que tente de répondre ce travail.

Pour mener à bien cette réflexion, je me suis inspirée de recherches théoriques et de deux interviews mais j'ai aussi continué à écrire des contes en fin de processus de supervision et je présenterai une autre vignette pour illustrer l'évolution de ma démarche.

Je vous propose donc de voyager dans le pays des contes. Je débiterai ma réflexion en définissant ce qu'est le conte. Je m'intéresserai plus particulièrement à son schéma narratif. Je ferai un état des lieux de son utilisation par les différents courants thérapeutiques. Je m'intéresserai aux contextes, dans lesquels le conte est utilisé : thérapie, formation et avec quels objectifs. J'envisagerai le conte dans une perspective de co-construction. Je conclurai cette réflexion par les apports de cette recherche à ma posture de superviseur.

2. Raconte-moi le conte

Dans cette première partie, je vais définir plus précisément ce qu'est un conte. Je m'attarderai sur le schéma narratif et tirerai un parallèle entre la structure du conte et celui proposé à Baptiste.

2.1. Les différentes catégories du conte

De quoi parle-t-on quand on parle de conte ? Qu'est-ce qui différencie le mythe, de la légende, de la fable et du conte ?

Le mythe donne généralement une explication sur l'origine de l'univers (cosmogonie), de la société humaine (anthropogonie), sur les phénomènes naturels, le statut de l'être humain ou du sens de la vie. Les mythes ont un lien direct avec la structure religieuse et sociale d'un peuple. Ils mettent en scène des êtres d'essences divines aux pouvoirs extraordinaires. Ils essaient de répondre aux questions de l'être humain sur son origine et celle du monde.

La légende se différencie du mythe, car elle est construite sur une base de faits historiques qui sont transformés. C'est une histoire qui mêle du vrai et du faux. Issue de la tradition orale, l'histoire se transforme au fil des narrations. Victor Hugo dans sa Préface de *La Légende des Siècles* dit : « *C'est de l'histoire écoutée aux portes de la légende.* ». En fait, la légende transforme l'histoire, à force d'être contée et modifiée la légende peut devenir mythe.

La fable est un récit court qui donne généralement des caractéristiques humaines aux animaux ou aux plantes et qui se termine par une morale. Le fait qu'il y ait une morale à la fin de la fable la différencie du conte.

Un conte est délibérément fictif, contrairement au mythe et à la légende. Il est de tradition orale, mais c'est aussi un genre littéraire. Un conte débute souvent par ces quatre mots « magiques » : « Il était une fois... » qui transporte celui qui l'écoute dans un monde imaginaire.

Le conte peut être classé dans différentes catégories. Je vais en définir certaines, mais la liste n'est pas exhaustive, car ce genre littéraire est vaste. Nous pouvons notamment identifier :

Le conte populaire (qui vient du peuple) est de tradition orale, il évolue donc en fonction du talent et de l'imagination du conteur. Il est issu de la mémoire collective, mais le narrateur va y mettre sa touche personnelle ce qui va en faire une création individuelle. Le conte populaire se raconte et se transforme.

Le conte fantastique : se caractérise par son univers qui ressemble au réel, il y a un souci de ressemblance avec le monde réel, il semble vraisemblable, jusqu'à ce que le surnaturel face irruption dans le réel, ce qui va provoquer un décalage qui peut engendrer de la peur ou du malaise.

Le conte merveilleux ou de fées : dans les contes merveilleux, les personnages sont stéréotypés (la sorcière, le prince charmant...), ils ont des pouvoirs extraordinaires. Ce sont des récits de pure fiction : les lieux, les personnages, les actions. Ils sont souvent investis d'une dimension morale ou pédagogique. « *Le conte de fées reste le conte par excellence car lui seul peut atteindre les couches obscures de l'inconscient (...)* » (Lycée Pilote Innovant International, 2017). Blanche-Neige, Les trois Ours, le petit Chaperon rouge, le Petit Poucet, la Belle au Bois Dormant, Cendrillon... sont des contes merveilleux qui s'adressent plutôt aux enfants. Ces contes ont intéressé les psychanalystes. « *Des psychanalystes comme Bruno Bettelheim ont d'ailleurs tenté de démontrer de quelle manière le conte de fées pouvait aider l'enfant à équilibrer sa personnalité et à structurer sa relation avec le monde réel.* » (Lycée Pilote Innovant International, 2017)

2.2. Le schéma narratif du conte et la distribution des rôles

Pour ce point, je me suis inspirée de la structure du conte¹.

Un conte se caractérise par sa structure, ce que l'on appelle le **schéma narratif** du conte. Celui-ci se distingue par cinq étapes :

¹ Récupéré de <http://alexwohl.chez-alice.fr/structure.html>

1. **La situation initiale** : présente le(s) personnage(s) et le cadre où se situe l'action. Le temps utilisé est généralement l'imparfait.
2. **L'élément perturbateur** : un événement ou le choix du héros qui va venir bousculer la situation initiale.
3. **Les péripéties** : c'est ce qui va faire progresser l'aventure, c'est l'action, les aventures du personnage principal.
4. **L'événement de résolution** : c'est un personnage, un événement qui va permettre de résoudre le problème du personnage principal.
5. **La situation finale** : c'est un retour à la stabilité (la fin de l'aventure).

La distribution des rôles : l'action du conte va être organisée par le rôle que jouent les personnages, ceux-ci vont remplir les fonctions suivantes :

- Le héros : il va réaliser l'action
- L'objet : c'est la quête de notre héros
- L'opposant : celui qui va tenter d'empêcher l'action du héros
- L'aide : celui qui va aider le héros

2.3. L'écrit fait pour Baptiste est-il un conte ?

Pour répondre à cette question, je vais analyser le conte de Baptiste en regard du schéma narratif du conte et à la distribution des rôles.

La situation initiale : celle-ci est décrite dans les quatre premières lignes du conte, lorsque je situe qui est le personnage principal. L'action est écrite à l'imparfait.

L'élément perturbateur : l'élément perturbateur est l'installation du héros dans le nouveau village, l'élément perturbateur, est souvent annoncé par des expressions tel qu'un jour. Nous retrouvons cet élément de temporalité dans le conte de Baptiste : « Néanmoins, il décida un jour de s'établir dans un village. »

Les péripéties : dans le conte de Baptiste les péripéties sont le fait qu'il apprend, mais qu'il est dans l'incapacité de pouvoir utiliser ses nouvelles compétences.

L'événement de résolution : c'est le fait de prendre de la hauteur et d'en discuter avec le sage qui va permettre à Baptiste de prendre sa décision de quitter le village.

La situation finale : le schéma narratif définit la situation finale, comme un retour à la stabilité. Et c'est sans doute là que le conte de Baptiste diffère de la structure d'un conte habituel. Il ne finit pas par une situation de stabilité, mais termine avec des questions axées vers le futur... Cela a été fait sciemment pour permettre à Baptiste d'imaginer la suite. Cela voulait illustrer la situation réelle, car effectivement Baptiste ne savait pas à la fin de la supervision quel serait son avenir professionnel.

En définitive, dans le conte de Baptiste, le déroulement correspond au schéma narratif du conte. Seule la fin est différente, puisqu'elle laisse le choix du retour à la stabilité à Baptiste : « Alors comment allait-il faire pour se faire accepter ailleurs ? Comment fera-t-il valoir ses compétences ? Comment choisira-t-il son prochain village ? » (Annexe 1).

Qu'en est-il alors de la distribution des rôles ?

Le héros : Baptiste.

La quête : l'envie d'apprendre de nouvelles techniques,

L'opposant : les habitants du village qui ne le laissent pas créer, utiliser les nouvelles techniques.

L'aide : est symbolisé ici par le sage et le fait que notre héros prenne de la hauteur.

Nous avons donc tous les ingrédients qui font que le récit écrit pour Baptiste relève bien du conte. La fin est différente, elle laisse ouvert le champ des possibles. Nous retrouvons là une similitude avec le conte systémique : « *Dans la rencontre de la famille avec le thérapeute, l'histoire rapportée, du fait de son inachèvement, ménage également un lieu de création de quelque chose en commun, mais représente aussi le territoire où va se négocier la future séparation des protagonistes de cette histoire.* » (Caillé & Rey, 1988, p. 14).

2.4. Le parallèle entre le conte métaphorique et le processus de supervision

Lorsque j'ai pensé le conte pour Baptiste, l'idée était de partager avec Baptiste un reflet du processus de supervision tel que je l'avais compris. Mais peut-on réellement faire un parallèle entre le conte et le processus de supervision ? Le conte suffit-il à refléter ce processus ?

Dans son livre : « La supervision son usage en travail social », Julier nous donne une description de ce qu'est le processus de supervision : « *Du déroulement type d'une supervision et des étapes successives, nous avons volontairement choisi de distinguer trois phases repérables, à savoir : le début, le milieu et la fin.* » (Julier, 1984, p.68). Dans ce document, le début de la supervision est considéré comme le moment où le supervisé et le superviseur font connaissance et définissent ensemble le cadre de travail. Le conte de Baptiste dans les trois premiers paragraphes fait état de ce que j'ai compris de Baptiste en début de supervision : son parcours, l'institution dans laquelle il est engagé. En ce sens, il reprend les éléments du début de supervision. Par contre, le début de la supervision permet de fixer le cadre propre à la supervision et le conte ne contient aucun de ces éléments, le conte se focalise uniquement sur l'histoire du supervisé.

Vient ensuite la phase du milieu : « *Dans les supervisions qui font l'objet de notre étude, nous notons à ce moment une plus forte implication du supervisé et du superviseur. L'implication du supervisé varie d'une supervision à l'autre, mais elle existe à partir du moment où celui-ci accepte de parler de ce qu'il fait, de ce qu'il observe et de la manière dont il se situe. Quant au superviseur, il essaie d'avoir une grande écoute et de « comprendre ce qui lui est dit.* » (Julier, 1984, p. 71). Dans la partie du milieu du conte, nous nous apercevons que j'illustre métaphoriquement ce que j'ai compris de la situation que vit Baptiste dans son institution. Je suis donc impliquée et le conte essaie de traduire la problématique et les pistes que Baptiste a pu entrevoir. En prenant de la hauteur, Baptiste a compris le fonctionnement de son institution. Mais là encore une fois, c'est le contenu qui est mis en avant et le récit proposé ne fait pas état du climat relationnel dans lequel se déroule la supervision.

La fin de la supervision : l'évaluation : « Schématiquement, il nous semble nécessaire d'aborder les points suivants lors de l'évaluation :

- a. Le chemin parcouru, mis en regard des attentes et des demandes
- b. Supervision au niveau professionnel
- c. La relation supervisé-superviseur
- d. L'attestation » (Julier, 1984, p. 76)

Ce que nous pouvons dire, c'est que le conte de Baptiste fait état du chemin parcouru par celui-ci. Le conte est également révélateur du chemin professionnel de Baptiste, de son évolution. Il y a des remarques concernant le fonctionnement de Baptiste, notamment à l'avant-dernier paragraphe : « Le lendemain, il prépara son sac et quitta le village, enrichit de l'apprentissage de nouvelles techniques, mais il avait aussi pris conscience qu'en étant trop dans une histoire, on ne voyait plus dans quoi on était, que de prendre de la hauteur, aidait à comprendre le contexte. Il avait aussi appris que les autres permettent de faire évoluer la pensée et que si ces techniques de survie l'avaient aidées bien des fois... Ecouter l'avis de l'extérieur permettait d'affiner son point de vue. Il avait aussi compris qu'il avait une valeur certaine et que ses talents pourraient servir à d'autres et qu'il avait le droit de pratiquer. » (annexe 1).

Par contre, nous ne trouvons pas de trace dans le conte de la relation superviseur-supervisé. Il y a bien la rencontre avec le vieux sage, mais celui-ci pouvait symboliser aussi bien la relation avec le superviseur qu'avec son père ou son amie avec lesquels il avait échangé sur les difficultés rencontrées dans l'institution.

2.5. Synthèse

Alors s'il est vrai que le conte de Baptiste est un conte au sens littéraire, il diffère de celui-ci par la fin qui est proposée. Le conte de Baptiste reflète effectivement certains aspects du processus : « *Prendre en compte le processus, c'est prêter attention au déroulement d'une situation, à son évolution, à la manière avec laquelle les événements et les comportements s'enchaînent les uns aux autres dans l'écoulement du temps.* » (Amiguet & Julier, 2007, p. 285). En revanche, l'aspect relationnel entre le supervisé et le superviseur n'apparaît pas du tout. Le conte tel que proposé à Baptiste ne suffit donc pas à lui seul à décrire le processus de supervision.

Je propose le conte à Baptiste à la dernière séance, le conte est présenté comme achevé. Certes, il se termine par des questions ouvertes sur l'avenir mais il est une production de ma part, sans possibilité de réponse de Baptiste. En proposant le conte à Baptiste, à la dernière séance, je ne le lui laisse aucun droit de réponse. Or, « *Il ne peut y avoir une supervision s'il existe une relation hiérarchique entre le superviseur et celui ou ceux qui la demandent (...). Elle (la supervision) implique une relation de complémentarité entre superviseur et supervisé dans une pratique de co-construction, marquée par une asymétrie de positions permettant le décalage et l'instauration d'une pratique réflexive.* » (Tschopp, Kolly-Ottiger, Monnier, Tissot, 2007, p.30). En laissant les questions ouvertes, je permets une certaine complémentarité, c'est à Baptiste de trouver les réponses, il est expert de sa situation. Mais qu'en est-il de la co-construction ?

Mais, alors peut-on faire autrement ? Le processus de formation permet de faire évoluer sa pensée et il est ainsi précurseur de changement, tout comme la thérapie. Le conte a été utilisé en thérapie sous différentes formes, m'intéresser aux différents courants thérapeutiques théoriques sur lesquels viennent s'étayer des pratiques diverses et à leur manière de construire le conte en thérapie, me permettra de faire les liens avec l'utilisation du conte en formation et en supervision. C'est ce que je propose dans le chapitre suivant.

3. Le conte et les courants thérapeutiques théoriques

Lorsque j'ai commencé à rechercher des informations sur le conte en thérapie, je me suis rapidement aperçue que le sujet était vaste et que je ne pourrai pas traiter en détail tous les courants de pensée qui ont utilisé le conte car cela dépasserait largement le cadre de ce travail. Aussi, dans ce chapitre, j'aborderai l'origine de l'utilisation des contes en thérapie. Je partirai du courant psychanalytique et m'attarderai sur le conte en PNL et en systémique

puisque ma vision de l'utilisation du conte en supervision s'approche de ces deux courants de pensée.

3.1. Conte et psychanalyse – l'origine – la fonction thérapeutique

« Freud (1900) fut le premier à découvrir la nature symbolique des contes de fées. De même que les mythes et les légendes, ils plongent dans les parties les plus primitives de la psyché. » (Coulacoglou, 2006, p.31). C'est la symbolique des contes qui a interpellé les psychanalystes, d'autres après Freud s'y sont intéressés : Bettelheim, Winnicott, Jung, Klein... « *Il nous semble que la première vertu thérapeutique du conte est d'agir dans le préconscient, point entre l'inconscient et la conscience, permettant au sujet de penser, de symboliser.* » (Picard, 2002, p.2). Les contes de fées sont utilisés alors comme des expressions de processus collectifs inconscients. Les contes permettent de donner une forme « acceptable » aux conflits internes. « *Le conte ne se borne pas à nous transporter dans l'imaginaire. C'est un médiateur de la vie psychique qui permet une remise en route du plaisir de penser, d'imaginer. Compromis entre le rêve et la réalité, il aide à l'établissement d'un espace transitionnel où se rejoignent le plaisir de celui qui conte et le plaisir de celui qui écoute.* » (Picard, 2002, p. 7). Je retiendrai de ces quelques lignes : l'importance de **l'oralité** qui participe à l'établissement d'un pacte narratif et la notion **d'espace transitionnel** que « *Winnicott a décrit comme espace intermédiaire entre la réalité intérieure et la réalité extérieure perçue par deux personnes en commun.* » (Picard, 2002, p.2). En psychanalyse, ce sont généralement les contes merveilleux (contes de fées qui sont utilisés). Ils ne sont pas individualisés, mais interprétés, tels qu'écrits par les auteurs. Et cela diffère de ma pratique en supervision puisque je construis les contes que je vais proposer.

3.2. La démarche Ericksonienne et le conte en PNL

C'est Milton Erickson qui a fait évoluer l'utilisation du conte en thérapie. Mais avant le conte, il est peut-être utile de préciser que le conte part de métaphores, car finalement, c'est de là que va découler l'écriture du conte. « *La métaphore est un processus subtil qui se présente sous la forme d'un déguisement* » (Fleiller, 2017). C'est bien à partir d'une image, d'une métaphore que le conte se construit. « *L'objectif principal de la métaphore thérapeutique est d'accompagner l'expérience individuelle et ensuite d'entraînement en racontant une histoire qui aide les gens pour ouvrir toutes leurs ressources pour le changement* » (Puccini, 2013). La métaphore permet d'abaisser les résistances et s'adresse ainsi à l'inconscient, ainsi un travail de changement de représentation est possible. L'imaginaire prend le relais et permet à la personne de trouver de nouvelles pistes pour sortir de l'impasse. La démarche Ericksonienne avec son travail sur les contes est proche de celle utilisée en PNL. Deux manières de faire cohabitent. La première consiste à raconter des contes existants, des

petites histoires qui font penser à la situation que l'on rencontre et qui permettent de l'imager. La seconde est de construire un conte avec ce que l'on retient de la séance, c'est cette manière de faire que je vais explorer plus en avant. Pour cette partie, je me suis inspirée du livre de David Gordon : « Contes et métaphores thérapeutiques ». Dans cet ouvrage, Gordon qui est thérapeute et formé en PNL explique comment il construit des contes thérapeutiques. Le prérequis à l'écriture est l'écoute de l'autre, il faut entrer dans la construction du monde de l'autre. « *Un des fondements de la thérapie a toujours été le travail accompli par le thérapeute pour comprendre le modèle du monde du client.* » (Gordon, 2006, p. 21). L'écoute et la compréhension de la situation sont donc inhérentes à toute thérapie. Lorsque la situation est clarifiée, que l'on a pu entrer dans la réalité de l'autre, on peut s'élancer dans la construction des métaphores. « *Le requis le plus important pour une métaphore efficace est qu'elle rencontre le client dans son modèle du monde. Cela ne signifie pas que le contenu de la métaphore doit obligatoirement être le même que celui de la situation du client.* » « *Rencontrer le client dans son modèle du monde* » veut dire que la métaphore préserve la structure de la situation problématique du client. » (Gordon, 2006, p. 27). Gordon propose de créer des métaphores isomorphiques, donc qui ressemblent aux personnages impliqués dans la situation. Les événements, la chronologie de ceux-ci sont également respectés. Pour Gordon le contexte n'a que peu d'importance, tant que l'isomorphisme est respecté. Une fois que la problématique est posée, Gordon propose d'y mettre un dénouement donc une solution au problème rencontré. Mais la solution ne doit pas simplement être proposée, on doit y mettre préalablement une stratégie de raccordement. Selon Gordon, il faut donc expliciter en quoi le comportement implique les conséquences et comment un changement de stratégie pourrait faire évoluer la problématique autrement. Cela implique à nouveau une réelle écoute de la situation, de questionner sur ce qui a déjà été tenté et a échoué, car souvent le client connaît le résultat qu'il veut obtenir. Cela demande également de prendre en compte les émotions vécues et de les transformer en ressources potentielles pour affronter les difficultés. « *On le réalise en démontrant explicitement au client (dans le contexte de la métaphore) dans quelle mesure les émotions/comportements précédemment désagréables et/ou inappropriés sont utiles en termes de changements effectués.* » (Gordon, 2006, p.49).

David Gordon distingue deux niveaux dans la métaphore, le premier est la représentation des événements qui doit être isomorphique, la seconde les émotions, le comment est vécu la situation et là nous devons laisser l'espace nécessaire pour que le client puisse élaborer. « *L'isomorphisme que le thérapeute a inclu avec tant de soin dans la métaphore couvre la séquence des événements mais n'est pas fiable quand il s'agit de fournir une représentation précise de la façon dont le client vit ses événements.* » (Gordon, 2006, p.51). Gordon

propose alors pour sortir de l'impasse d'utiliser des verbes non spécifiques et de nominaliser le problème. « *En nous retenant intentionnellement de désigner certaines données du vécu de nos personnages, nous obligeons l'auditoire à accomplir et utiliser leurs propres déductions de ce qui « se passe vraiment. » (...) Puisque la métaphore est forgée pour le client, seule l'interprétation de ce dernier peut être correcte.* » (Gordon, 2006, p. 51).

Gordon utilise aussi, pour affiner la pertinence du conte, les catégories de Virginia Satir et les systèmes de représentation qu'il décline ensuite en submodalités. Nous entrons donc là dans des subtilités qui sont clairement issues de la PNL. A noter que le conte métaphorique est parfois utilisé quand la personne est sous hypnose. « *En utilisant des métaphores (en particulier les contes de fées), j'induis fréquemment une transe légère ou moyenne chez le client en prélude à la narration. Bien qu'en aucun cas nécessaire, (...) la narration et la transe peuvent fournir un processus thérapeutique puissant.* » (Gordon, 2006, p. 134-135). Je ne détaillerai pas plus cette technique d'élaboration du conte dans ce travail, car d'une part, il me semble se référer à une formation spécifique en PNL et d'autre part, nous rentrons dans le cadre thérapeutique et cela n'est pas l'objet de ce travail de diplôme.

3.3. Conte et systémique

Pour ce chapitre, je vais utiliser principalement comme référence, la définition faite du conte systémique par Philippe Caillé et Yveline Rey, je m'appuierai également sur un entretien que j'ai mené auprès de Mme Véronique Regamey utilise le conte systémique dans sa pratique thérapeutique auprès des familles. Madame Regamey dit avoir deux manières d'utiliser les contes. La première est de réintroduire un conte qu'elle a lu ou qu'elle connaît et qui lui fait penser à la situation vécue par la famille. Elle utilise également différentes versions d'un même conte à travers le monde. Elle dit : « Dans les situations, où je me rends compte que la personne est un peu enfermée dans une certaine représentation ou un ressenti, alors j'ai beaucoup utilisé les plusieurs versions d'un même conte à travers le monde... Ce qui est génial, c'est de permettre de voir les différences et cela force à modifier la narration qu'on a faite. Du coup, cela met un peu d'élasticité et dans l'identification et dans la résolution de la situation. » (Véronique Regamey, entretien du 12.01.2018).

La seconde manière est d'écrire un début de conte et de demander à la famille de le terminer, c'est la manière de faire également de Philippe Caillé et Yveline Rey : « *Le conte systémique est un conte inachevé. Il s'arrête au moment d'un choix ou d'une situation ambiguë. Après une courte pause, le thérapeute demande à chacun des membres de la famille de contribuer en donnant individuellement par écrit son idée sur la façon dont le conte se termine.*» (Caillé & Rey, 1988, p.25).

Mme Regamey dit partir d'une métaphore : « Généralement, je vais démarrer avec une image que je vais déployer. Je vais la dessiner pour bien m'en imprégner et à partir de cette image, je vais raconter. ». Selon elle, l'image lui permet de se préserver du risque de trop coller à la réalité et ainsi d'enfermer la personne dans une identification. Après avoir eu l'image, elle va y mettre un décor. Cela évite, selon elle, d'enfermer les gens dans les ressentis. « On apprend quand on écrit des contes systémiques, à transformer les sentiments, émotions en événements pour empêcher ou diminuer le risque d'enfermer la personne dans un seul ressenti. » (entretien avec Véronique Regamey du 12.01.2018). Nous pouvons noter le souci d'ouverture à une autre réalité et de ne pas interpréter ce que l'on a compris de la famille et de laisser à celle-ci la latitude de choisir à qui chaque personne s'identifie. « (...) en faisant en sorte de dérouter les gens qui vont l'écouter, dérouter dans le sens où ils ne vont pas forcément savoir qui est qui... Il faut plusieurs personnages, une tribu, un village... et s'approcher un peu plus d'un ou autre des personnages pour raconter l'histoire et puis j'essaie de terminer sur un événement. » (entretien avec Véronique Régamay du 12.01.2018). Puis elle demande à chaque personne d'écrire la suite du récit et de lire sa résolution. Par la suite, elle va faire des ponts avec la thérapie. Mais elle relève également la nécessité de se donner du temps pour faire vivre la métaphore avant de faire les liens avec le travail thérapeutique.

3.4. A quel courant s'apparente le conte de Baptiste

Si nous reprenons le conte de Baptiste, on pourrait dire qu'il s'apparente plus au conte en PNL qu'au conte systémique. Effectivement, le personnage principal de l'histoire est isomorphe à Baptiste, la quête également. De plus, je n'arrête pas mon récit à l'événement, je termine le conte en donnant la solution qui était celle trouvée par Baptiste. Ce qui semble être la pratique habituelle de David Gordon. Bien que Gordon laisse tout de même la porte ouverte à une autre manière de faire. « *Selon la nature du problème et le tempérament du client, on pourrait lui demander de « terminer » (c'est-à-dire résoudre un conte de fées métaphoriques commencé par le thérapeute.* » (Gordon, 2006, p. 136). Je termine sur des questions ouvertes, mais je n'ai laissé que peu d'espace à Baptiste pour se positionner sur mon écrit. Je le lui ai donné à la fin du processus de supervision, ce qui n'a pas laissé d'espace à Baptiste de corriger ou de compléter l'écrit, en lui laissant la latitude par exemple de répondre aux questions. Finalement, ce conte est construit par mes soins et reflète ma construction du monde. D'autre part, je le lui ai donné à lire, alors qu'il aurait peut-être été préférable de le lui raconter. J'aurais pu y mettre l'intonation. Je perds là l'oralité qui est importante dans ce contexte du conte. Or, conter est important et offre une autre dimension : « *les intonations de la voix, le rythme du récit créent un cadre relationnel particulier. Grâce à*

cet analogique se tisse un espace de communication différent entre l'orateur et l'auditoire.» (Caillé et Rey, 2004, p. 129). Dans les faits, en donnant le conte à Baptiste en fin de processus, sans le lire, je n'ai pas permis au conte de vivre. Je donne mon interprétation de la situation, Baptiste s'est reconnu et a adhéré à ma manière de décrire la problématique transcendant la supervision. Il me semble que cet écrit aurait pu être mieux exploité notamment lors de sa transmission et j'aurais pu étoffer la suite. Peut-être que cela aurait été possible, si j'avais donné le conte à l'avant-dernière séance, en laissant le temps à Baptiste d'élaborer les réponses aux questions posées à la fin du conte.

3.5. Synthèse

Il existe une différence entre le conte traditionnel et le conte systémique. *«La différence essentielle est que le conte systémique conduit non de l'universel au particulier comme le conte traditionnel, mais au contraire du particulier à l'universel.»* (Caillé & Rey, 1988, p. 18). Il existe également une différence entre le conte tel que pensé en PNL et le conte systémique. Le conte en PNL cherche l'isomorphisme avec les personnages et la temporalité, d'autre part il propose une solution, le conte systémique quant à lui recherche au contraire à ouvrir la porte de l'imaginaire et propose aux clients de terminer le récit et de confronter les diverses versions du conte en faisant des ponts avec la thérapie. Il y a donc là tout un espace tiers qui s'ouvre permettant la discussion et la négociation. On notera par contre une similitude entre la manière de faire de la PNL et la pensée systémique, celle-ci réside notamment dans l'intention qui est portée à ne pas interpréter ou ne pas mettre de sentiments afin que le client puisse y mettre les siens et son intensité.

4. Le conte dans quel contexte, sous quelle forme, à quel moment ?

Jusqu'ici, nous avons découvert ce qu'était le conte et comment on pouvait construire un conte en thérapie. Mais finalement à quoi sert le conte ? Que visent les thérapeutes en utilisant le conte ?

4.1. En thérapie individuelle et familiale

Le conte est utilisé en thérapie individuelle et familiale. Il vise le changement chez l'individu et la famille. Ce changement attendu est un peu différent lorsqu'il s'agit d'intervenir sur un individu ou une famille. La PNL qui agit plus sur l'individu part du principe que le conte peut influencer le modèle du monde du client permettant le changement de représentation et ouvre ainsi le champ des possibles. *« Cette stratégie de changement, le changement de représentation, (...) augmente le nombre de choix environnementaux ou comportementaux disponibles pour la personne au lieu de les limiter. En changeant la façon dont nous représentons une expérience, nous évitons d'éliminer ou de compartimenter des parties de notre environnement. »* (Gordon, 2006, p. 97). En thérapie familiale (systémique), l'objectif

est un peu différent puisqu'il tend à permettre d'aller du particulier à l'universel. C'est-à-dire que chaque acteur va découvrir au travers du conte le modèle fondateur de la famille tout en permettant à chacun de trouver son individuation. « *Le conte fait ainsi surgir les contradictions fondamentales entre le besoin de préserver l'Absolu familial, modèle fondateur, garant de l'identité familiale, et celui de s'insérer dans la communauté, signe de prise d'autonomie.* » (Cailler & Rey, 2004, p. 133). A noter que le conte systémique permet de terminer la thérapie, il est donc utilisé en fin de processus. « Il fait office de cérémonial de sortie aussi bien pour la famille que pour le thérapeute, il devient alors possible de se séparer sans rompre. » (Cailler & Rey, 2004, p.134). Dans ces deux courants, nous sommes donc dans une démarche psychothérapeutique. La supervision diffère d'une démarche psychothérapeutique dans le sens où elle est axée sur le champ professionnel. Aussi, pour permettre de créer des ponts sur l'utilisation du conte métaphorique dans la supervision, il est peut-être utile de se distancer du modèle psychothérapeutique pour voir quels sont les objectifs de l'utilisation du conte en formation.

4.2. En formation

En formation, le conte est utilisé en fin de processus. Le préalable est d'avoir fait un bout de chemin ensemble pour pouvoir conceptualiser sous forme de conte. Il faut laisser le temps aux métaphores d'émerger, pour pouvoir créer une histoire. « *Nous nous attelons au conte une fois que nous savons qu'une métaphore peut émerger, que nous pourrions la dessiner, que nous savons investiguer les différentes étapes (...). Alors seulement, il est possible de franchir une étape supplémentaire, de traduire une métaphore en conte. Le conte, dans ce contexte, devient une nouvelle création qui anime d'une manière originale, singulière et non exhaustive, une représentation métaphorique plus statique.* » (Labaki & Duc Marwood, 2012, p. 204). Dans l'article de Sprocq-Demarcq et Rey (2008), le conte est utilisé en fin de parcours pour refléter le processus, c'est une sorte de rituel de séparation : « *Le conte systémique a pour fonction de réintroduire le temps comme processus, il redéfinit le « drame » en l'inscrivant dans un univers métaphorique et merveilleux.* » (Sprocq-Demarcq & Rey, 2008, p.76). « *C'est un rituel de séparation, dans un groupe de formation aussi, qui permet d'éviter un sentiment de rupture. Il favorise une élaboration de la distanciation.* » (Sprocq-Demarcq & Rey, 2008, p.76). Et c'est bien ainsi que j'imaginai utiliser le conte en supervision, le conte en tant que reflet du processus, de la problématique dominante et qui permet à l'un et à l'autre de terminer la relation, tout en sachant que l'histoire va continuer pour l'un comme pour l'autre. « *Un conte systémique n'a pas de fin, l'avenir est à construire par chacun, mais il s'agit là d'une co-(re)construction entre deux ou plusieurs partenaires.* » (Sprocq-Demarcq & Rey, 2008, p.76).

4.3. En supervision : perspectives et retour sur le conte de Baptiste

Si nous revenons sur le conte de Baptiste, on s'aperçoit qu'une analogie existe entre ce qui est fait dans le cadre de la formation et ma manière d'envisager le conte en supervision. Le conte apparaît en fin de processus, alors que je connais bien l'histoire professionnelle de Baptiste pour l'avoir accompagné pendant plusieurs séances. Il a été écrit dans l'idée de refléter ce que j'ai compris du parcours du Baptiste. Je ne propose pas à Baptiste de compléter le conte, mais dans le même temps, celui-ci n'a pas vraiment de fin puisqu'il se termine sur des questions ouvertes sur l'avenir. On peut donc dire que l'utilisation d'un conte en supervision peut avoir du sens et permettre de ritualiser la fin d'un processus. Je lui ai remis le conte à la dernière séance et il a manqué du temps, ce temps pour exploiter le matériel métaphorique proposé. Aussi, je m'interroge sur la co-construction et le fait de permettre à l'autre de pouvoir construire sa partie de l'histoire. Quel est le risque de donner un conte sans laisser le temps à l'autre de se positionner dans cet écrit et comment faire autrement ? Cela constituera la suite de mon propos.

4.4. La co-construction c'est quoi ?

Pour comprendre ce qu'est la co-construction, il est peut-être utile de se poser la question du don et de ce que celui-ci engendre. En donnant un conte en fin de supervision, sans laisser à l'autre le temps de se l'approprier et de donner une réponse, on se trouve dans le don. « Ils prennent quand même cela comme un cadeau, voilà on a pris du temps pour écrire quelque chose en pensant à eux. » (Véronique Régamay entretien du 12 janvier 2018). Or, le risque existe réellement de créer une « dette » de par mon don. Florence Weber dans l'introduction de l'Essai sur le don de Marcel Mauss nous dit : « *Le don grandit le donateur et abaisse le donataire* » (Mauss, 2010, p, 23). De plus, en donnant cela en fin de processus, il n'y a pas de possibilité pour le supervisé de rendre le don, ce qui accentue encore le déséquilibre puisqu'il n'y a pas d'instantanéité de l'échange. « *C'est aussi cet intervalle de temps qui rapproche le don de la dette : le donataire entre dans la dépendance du donateur, il devient son obligé.* » (Mauss, 2010, p.24). En agissant, ainsi, je me positionne en tant qu'expert de ce que j'ai compris de l'autre et cela est bien un des risques de la pratique. « Le risque c'est l'interprétation, l'autre risque c'est d'être supercentré sur soi. Du coup, ce n'est plus au service de la relation, que cela soit en supervision ou en thérapie. Ce sont les mêmes travers, ça sert à soi, à son narcissisme, à sa créativité. Alors du coup, ce n'est pas très utile pour le supervisé. » (Entretien Véronique Regamey, 12.01.2018). Or, pour sortir de cette impasse, la solution serait de ne pas terminer le conte. « *Le conte est construit par le thérapeute et reflète en partie son modèle. Il diffère pourtant d'une interprétation ou d'une explication. Tout effet coercitif d'interprétation faisant loi est évité par le fait qu'il s'agit justement d'un conte, et de plus d'un conte inachevé.* » (Caillé et Rey, 1988, p.25). Ne pas

terminer le conte serait donc une astuce pour permettre à l'autre d'y ajouter sa couleur et entrer, ainsi dans la co-construction. Nous entrons donc là dans le constructivisme : « *Une vision constructiviste rappelle que la connaissance ne se transmet pas et ne peut s'opérer sans une participation active de l'apprenant qui construit ses connaissances.* » (Lagredelle, 2006). En optant pour la co-construction, on stimule la réflexivité de l'autre. « *En favorisant la co-construction des connaissances, on doit choisir une approche pédagogique qui incite la personne à être active dans la recherche du sens qu'elle donne aux informations reçues. C'est à l'enseignant qu'il incombe le devoir de proposer des stratégies pour permettre au vrai acteur qui est l'apprenant de construire ses savoirs.* » (Laredelle, 2006).

C'est donc bien de la responsabilité du superviseur d'offrir cet espace de co-construction. Cet espace qui se crée, entre ce que je vis en tant que superviseur, ce que je comprends de la situation. En écrivant un conte et en le mettant au service de la relation, je peux permettre à l'autre de se positionner, mais pour cela il faut laisser de l'espace pour que l'histoire vive, que l'autre se l'approprie et construise sa part d'histoire. C'est sans doute, ce que Winnicott nomme l'espace transitionnel évoqué au début de ce travail. Ceci équivaut à battre en brèche l'idée de l'objectivité, tout en la mettant au service de la relation. Le concept de la co-construction a été une nouvelle fois développé par de nombreux courants de pensée. Il me semble qu'en ce qui concerne le courant systémique, c'est le passage de la première à la seconde cybernétique qui a permis de voir émerger ce nouveau paradigme. En tant que superviseur, il est donc de ma responsabilité de créer cet espace de co-construction. Ma pratique évoluant parallèlement à la rédaction de ce travail, j'ai donc adapté ma manière d'utiliser les contes et je vous propose donc de découvrir maintenant le conte de Marie. (Annexe 2).

4.5. Vignette Marie – co-construction

Ma pratique de l'utilisation des contes a évolué en même temps que ma recherche sur le sujet. Dans la manière d'utiliser cet outil pour Baptiste, il y a, selon moi, des faiblesses, la première étant le fait de donner le conte sans le lire, sans pouvoir donc y mettre l'intonation et la seconde est de l'avoir construit entièrement. En faisant ainsi, je ne laissais pas à l'autre la possibilité de se positionner, de corriger. Aussi, j'ai décidé de faire différemment pour un autre processus. Je me suis donc inspirée de la pratique du conte en systémique et ai décidé de ne pas achever le conte. Vous trouverez, en annexe, de ce travail, le conte fait pour Marie, j'ai donc rédigé la première partie, jusqu'à l'événement et laissé à Marie, le soin de le continuer, elle devait écrire le dénouement. Le conte a été lu à Marie à la fin de l'avant-dernière séance et du temps lui a été laissé à disposition pour le compléter pour la dernière séance. A la lecture du conte de Marie, on peut s'apercevoir que j'ai mis en exergue le fil rouge de la supervision. Nous avons repéré avec Marie que la question qui revenait sous

différentes formes était sa difficulté de trouver le juste équilibre entre le cadre et l'accompagnement. Comment allier les exigences institutionnelles en terme de normes et de cadre et le travail de soutien auprès de la clientèle. Marie prenait beaucoup d'énergie à faire en sorte de respecter les normes et du coup elle perdait le sens de l'accompagnement. Elle avait l'impression de perdre sa spontanéité. Nous retrouvons donc sous forme métaphorique la problématique évoquée, ci-dessus. Comme dans le conte de Baptiste, il existe un isomorphisme entre le personnage du conte et Marie, le conte paraphrase la problématique. A la lecture du conte, Marie a dit se reconnaître dans le personnage principal et a accepté volontiers de terminer l'histoire pour la dernière séance. Je lui laisse donc le soin d'y apporter les solutions. Marie s'est donc prise au jeu et a terminé le conte. Il est intéressant de remarquer qu'elle exprime sous forme métaphorique le malaise dans lequel elle s'est trouvée à un moment donné, et on s'aperçoit que la problématique professionnelle envahissait sa vie privée. Elle l'exprime métaphoriquement ainsi : « De plus, avec tous ses tracassés, la fée bâtisseuse s'était rendue compte qu'elle devait tellement utiliser toute sa magie et son énergie dans ce travail, qu'une fois rentrée chez elle, elle n'arrivait même plus à faire sortir quelques petites étincelles de sa baguette magique...Elle pouvait accepter de se retrouver prise dans un chantier compliqué, mais perdre ses pouvoirs magiques ? ». (extrait du conte de Marie, annexe 2). Puis, elle apporte ses solutions et c'est elle qui me lira la fin de l'histoire, lors de notre dernière rencontre. J'ai eu beaucoup d'émotions lorsque Marie m'a lu la fin de l'histoire, ces émotions sont certainement en lien avec le fait que Marie soit entrée dans la démarche. D'autre part, j'ai été vraiment surprise par les solutions évoquées par celle-ci. Effectivement, Marie pour s'en sortir va chercher des ressources à l'extérieur, ce sont les lutins, les habitants du village. C'est en s'approchant des autres, en allant solliciter l'avis d'autres professionnels que Marie retrouve le plaisir (la magie) de son intervention. Lors de la restitution, j'ai pris le temps de faire des ponts avec ce que nous avons vécu lors de la supervision. Sa difficulté d'allier le cadre et l'accompagnement était le fil rouge, elle a trouvé du soutien auprès de ses collègues, des autres services. Elle a frisé l'épuisement professionnel et a fait alors appel à un psychologue qui a pu l'aider dans la gestion de son stress et à la supervision. Toutes ces aides apparaissent dans le conte sous la forme de lutins, d'elfes et de voisins... Si j'avais terminé le conte moi-même, cela n'aurait pas eu la même forme et les solutions proposées auraient été différentes. En laissant Marie terminer l'histoire, je permets l'émergence de ses compétences et de ses ressources.

4.6. Synthèse

Le conte de Marie est co-construit et deux aspects sont selon moi, indicateurs de cette co-construction. Le premier est certainement que Marie termine le conte, j'ai laissé l'espace nécessaire (le temps entre deux séances) pour qu'elle puisse le terminer. Le second est

sûrement le plus important, c'est toute la discussion qui va s'en suivre. Le temps que nous avons pris pour faire le pont entre le conte et la supervision. C'est en quelque sorte un espace de négociation qui va permettre d'ajuster ma pensée à ce qui s'est passé réellement pour elle. J'ai interviewé Charlotte Crettenand, psychologue qui travaille avec l'approche narrative, sur cette idée de co-construction. Elle dit à ce sujet : « On chemine ensemble et toujours on se regarde l'un, l'autre. Pour moi, il y a dans la co-construction, un côté où l'on regarde dans la même direction et on se regarde l'un, l'autre en se disant : c'est OK, c'est bon t'es pas trop essoufflé ? ou je vais trop vite ? on recule ? ou au contraire on prend plutôt là ? t'es d'accord ?... Alors Ok on y va... C'est un peu ça. ». (Charlotte Crettenand, entretien du 30 janvier 2018). En résumé, on pourrait dire que la co-construction, ne se résume pas au fait de faire terminer le conte au client, mais c'est plutôt le fruit d'une attitude. S'assurer que l'autre nous suit, que c'est bien le chemin, qu'il veut prendre que cela lui convient. C'est apprendre à travailler avec ses résonances et d'aller sans cesse vérifier, si ce que vous ressentez est ce que ressent l'autre. On retrouve là, l'idée de Mony Elkaïm qui est de pouvoir utiliser la résonance au service de la relation plutôt que de s'en défendre. « Là, c'est vraiment le travail et l'utilisation des résonances, c'est Elkaïm, c'est avec ça que vous travaillez donc dans ce sens-là en terme de courant, la systémique, l'approche postmoderne... » (Véronique Regamey, entretien du 12.01.2018). Finalement, ce n'est pas le conte qui est l'élément principal. Le style littéraire, n'est que peu important, ce qui est prépondérant dans l'utilisation du conte, que cela soit en thérapie ou en supervision, c'est qu'il permet d'entamer le dialogue sur ce qui se joue dans la relation ou la problématique.

5. Conclusion

Pour conclure, il me semble utile de reprendre un peu de hauteur. Un peu comme un appareil photographique qui après avoir zoomé sur le conte ferait un panorama du paysage dans lequel il s'inscrit.

5.1. Le conte : un objet flottant parmi d'autres

Les objets flottants ont été créés par P. Caillé et Y. Rey, ce sont des médias thérapeutiques utilisés pour faciliter la rencontre avec les consultants, le conte systémique en fait partie.

Il est à relever que le conte n'est pas un instrument magique au service de la supervision et qu'il ne saurait être utilisé dans chaque processus comme un outil passe-partout. Il est un moyen. « L'idée en systémique conte ou tous les objets flottants (...), ça n'a pas de fin en soi, l'idée c'est d'ouvrir un espace où va servir la narration ; ça va servir un moment, pouvoir être sur un autre canal, de pouvoir permettre aux personnes de se raconter l'histoire différemment. » (Véronique Regamey, entretien du 12 janvier 2018.). A noter que lors de mes interviews les thérapeutes utilisent peu le conte en supervision. Véronique Regamey

privilégie les métaphores relationnelles telles que développées par Camille Labaki et Alessandra Duc Marwood. Quant à Charlotte Crettenand, elle utilise fréquemment le blason avec des groupes de supervision. « *Instruments d'ouverture et de compréhension, en aucun cas outils de réparation, les objets flottants agissent sur les notions d'espace et de temps d'ordre et de désordre. Leur introduction a pour principaux objectifs de mettre en travail les compétences des patients ou des étudiants.* » (Sporcq-Demarcq & Rey, 2008, p. 72). Les objets flottants doivent donc être au service de la relation. « *Les outils n'ont de sens qu'en fonction de leur intention et du contexte dans lequel ils sont construits. Sortis de cette finalité, ils ne sont qu'une coquille vide, inutile ou même parfois dangereuse.* » (Amiguet, 1999, p.37).

5.2. Le conte en supervision

Si le conte en supervision est un outil à explorer dans la supervision individuelle et pédagogique, il sera plus difficile de l'exploiter dans de petits groupes qui travaillent dans des lieux différents. Le travail du conte peut être envisagé dans le cadre de travail d'équipe, Grisel Mariette et Lechenne Colette en font référence dans un de leurs articles : « *Parfois, lorsque dans une équipe la communication est faite d'une multitude d'informations qui ne s'organisent ni dans le temps ni clairement sur des niveaux logiques, où tout se mélange et où les superviseurs que nous sommes se sentent pris dans la confusion et ne voient plus quelles seraient les priorités à mettre pour aider cette équipe, nous recourons au conte. Nous proposons en effet à l'équipe d'écrire un conte avec des consignes précises à respecter, en lien bien entendu avec les événements qui nous ont été présentés. (...) Le conte induit la possibilité de voir autrement, de penser autrement. C'est un outil qui permet d'insuffler de l'oxygène dans une équipe, lorsqu'il n'y a plus d'air pour penser.* » (Grisel & Dechenne, 2001, p.13). On remarque que c'est la problématique, le contexte qui vont décider de l'outil utilisé. D'autre part, là c'est l'équipe qui se met au travail pour élaborer le conte, les superviseurs proposent cet outil dans l'objectif de donner du sens, une chronologie aux événements. C'est bien tout l'art de l'utilisation des objets flottants dans le cadre de la supervision. Le superviseur va utiliser l'outil qui lui semble adéquat en fonction du contexte, de l'histoire de la supervision, de la problématique. « *Nous ne travaillons pas dans le monde de la vérité, mais dans celui de la co-construction, de la recherche d'une piste parmi de multiples voies possibles. La question n'est pas de déterminer la plus juste, mais celle qui donnera à l'intervenant le maximum d'efficacité.* » (Amiguet, 1999, p.27). Si on part de l'idée que la co-construction est le fondement de la relation superviseur/supervisé, la vision systémique du conte est celle qui semble la mieux adaptée à la supervision, car elle offre justement un espace tiers fait de négociations, de questionnements. La PNL est dans une démarche plus suggestive, elle propose des solutions et induit un changement de

comportement, notamment lorsque le patient est en transe hypnotique. Quant à la psychanalyse le conte est utilisé dans l'interprétation. « Effectivement, si vous lisez Bettelheim, qui a beaucoup utilisé les contes, on est vraiment dans l'interprétation... Pourquoi pas, mais c'est une autre manière de travailler. » (entretien Véronique Régamay du 12 janvier 2018). Ce n'est pas ainsi qu'est envisagée la relation superviseur/supervisé puisque l'on recherche plutôt à allier les compétences du superviseur et celles du supervisé. « *La supervision sera donc la valeur donnée à l'expérience et à la pratique du travail social pour produire ensemble une connaissance partagée, superviseur/supervisé. C'est aider l'autre à forger son propre point de vue et à créer sa propre vision de l'action. Ainsi le praticien trouve une cohérence interne entre ses valeurs de référence, son savoir professionnel et ses actions, ce qui lui permet d'expérimenter et de libérer ses capacités et son pouvoir de créativité, indique Lucienne Bourdeauducq.* » (Roland, 2007, p. 24).

L'utilisation du conte telle que définie par l'approche systémique dans le cadre de la supervision semble trouver sa place en fin de supervision pour donner un reflet du chemin parcouru. Effectivement, il faut du temps pour que naissent les métaphores, il faut du temps pour découvrir le supervisé, en tant que héros de son histoire professionnelle. Donner le conte en fin de supervision est réellement un rituel de séparation qui permet de mesurer le chemin parcouru et d'évoquer les pistes trouvées pour sortir de l'impasse. Le conte ne satisfera pas toutes les conditions de l'évaluation du processus, mais y contribuera. On pourrait imaginer également inclure sous forme métaphorique les aspects relationnels vécus entre le supervisé et le superviseur.

On pourrait imaginer utiliser le conte au cours de la supervision, notamment pour donner un reflet de ce que l'on ressent d'une situation en particulier et donner l'occasion au supervisé de terminer le conte, cela permettrait d'ouvrir les champs des possibles sur une situation. Effectivement, le langage métaphorique permet d'envisager des pistes créatives dans la résolution de situation. Ce serait une autre façon d'utiliser les contes qui n'est pas développée dans ce travail.

5.3. Evolution de ma posture de superviseur

Me voilà donc arrivée au terme de ma recherche et il me faut répondre à la question de savoir, quel nouvel éclairage, ce travail de diplôme a apporté à ma posture de superviseur ? Je pense qu'au fil de ce travail la question du conte est devenue secondaire, s'impose aujourd'hui à moi le postulat de la co-construction comme paradigme de négociation, d'ajustement à l'autre. Bien sûr le conte restera pour moi un outil dans le cadre de la supervision, mais il ne sera pas systématique, il s'imbriquera avec d'autres outils, d'autres objets flottants. J'attacherai certainement beaucoup plus d'importance à la vérification de mon ressenti auprès du supervisé : Est-ce que ce que je ressens, l'idée que je me fais de la

problématique est bien ce qui est vécu de l'autre côté ? J'aime appeler cela la curiosité bienveillante. Mon questionnement se fera plus précis, plus pertinent.

Quant au conte, je pense que le fait de le construire avec le supervisé reste une possibilité intéressante, mais je me vois aussi prendre l'inspiration dans des contes qui existent et de vérifier avec le supervisé que cette histoire qui me vient correspond bien à la problématique évoquée.

Finalement, le plus passionnant dans une recherche, c'est que lorsque l'on arrive à la fin, on mesure la portée de son ignorance. Certes j'ai appris des choses grâce à ce travail, mais il me reste tant à apprendre. Lire des contes, m'imprégner des histoires des autres, continuer à me former pour devenir plus pertinente dans l'utilisation des objets flottants, du questionnement, pratiquer la supervision et l'intervision seront à l'ordre du jour pour me permettre d'affiner ma pratique et mes réflexions, pour ne pas m'endormir sur des acquis.

5.4. Limites de la recherche

Le plus difficile dans cette recherche a finalement été de pouvoir aller à l'essentiel. Le domaine du conte est si vaste, qu'il aurait été facile de s'y perdre. J'ai conscience que ce travail ne donne qu'une vision parcellaire de l'utilisation du conte en thérapie et en supervision, que certaines notions auraient pu encore et encore être affinées, discutées, comparées. Mais j'ai dû mettre des limites : sélectionner certains courants au détriment d'autres, choisir les thèmes qui me paraissaient les plus pertinents par rapport à mon objet d'étude. J'aurais pu faire d'autres ponts, d'autres choix, d'autres liens avec l'approche narrative par exemple, mais il a bien fallu sélectionner. J'ai dû me perdre dans l'immensité pour revenir à l'essentiel.

BIBLIOGRAPHIE

Amiguet, O. (1999), Un outil sans finalité n'est qu'un instrument dangereux. *Politique sociale* (1-2) , p, 21-37

Amiguet, O. et Julier, C. (2007). *L'intervention systémique dans le travail social*. Lausanne : EESP

Bucay, J.(1999). *Je suis né aujourd'hui au lever du jour*. Paris : Pocket

Caillé, P. et Rey, Y. (1988). *il était une fois... du drame familial au conte systémique*. Paris : ESF.

Caillé, P. et Rey Y. (2004). *Les objets flottants : méthodes d'entretiens systémiques*. Paris : Fabert.

Coulacoglou, C. (2006). *La psychanalyse des contes de fées : les concepts de la théorie psychanalytique de Bettelheim examinés expérimentalement par le test des contes de fées*. Le Carnet PSY, 110,(6), 31-39.

Duc Marwood D. et Labaki A. (2012). *Langage métaphorique dans la rencontre en formation, en thérapie*. Toulouse : Eres

Gordon, D. (2006). *Conte et métaphore thérapeutique. Apprendre à raconter des histoires qui font du bien*. Paris : Interéditions

Julier, C. (1984). *La supervision son usage en travail social. Processus de la supervision*. Genève : IES

Mauss, M. (2010). *Essai sur le don*. Paris : Presses universitaires.

Picard, C. (2002). Contes et thérapie. *Dialogue*, n° 156,(2), 15-22. doi:10.3917/dia.156.0015.

Rolland, C. (2007). 1. Définitions et déclinaisons de la supervision en travail social. Dans *Supervisions éco-systémiques en travail social* (pp. 17-29). Toulouse, France: ERES.

Sprocq-Demarcq, N. & Rey, Y. (2008). *Les objets flottants en formation systémique : contribution au développement personnel et professionnel du futur thérapeute*. Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux, 41,(2), 69-80.

Tschopp, F. Kolly-Ottiger, I. Monnier, S. Tissot, S. (2007). Supervision et intervention : espace réflexif pour les professionnels. *Les politiques sociales* (1&2), p.30

Académie de Strasbourg, (s.d.). *Fiche no 61 : Le conte*. Récupéré de : https://www.ac-strasbourg.fr/fileadmin/pedagogie/lettres/Fiche_Histoire_Litteraire_contes_Millerand_Faure.pdf

Chez Alice, (s.d.). *Structure du conte consulté* le 2 janvier 2018 récupéré de <http://alexwohl.chez-alice.fr/structure.html>

Flieller, B. (2017). *Le conte comme allié thérapeutique*. Récupéré de : <https://pausedetente.jimdo.com/le-conte-comme-allie-therapeutique/>

Grisel, M. et Lechenne C. (2001). *La résilience dans les équipes de professionnels*. Récupéré de : <http://grisel.ch/Mariette/articles/resilience.pdf>

Lagredelle, R. (2006) Enseigner en favorisant la co-construction des connaissances. Récupéré de <http://eclec-tic.blogspot.ch/2006/05/enseigner-en-favorisant-la-co.html>

Lycée Pilote Innovant International, (2017). *Recherche sur le conte*. Récupéré de http://www.lp2i-poitiers.fr/doc/annee_ant/acf/acf_fantasia/recherches.htm

Puccini D. (2013). Les métaphores thérapeutiques, Récupéré de : <http://lesmtaphorestherapeutique.e-monsite.com/pages/presentation.html>

ANNEXE 1

LE CONTE DE BAPTISTE

Il était une fois, un jeune aventurier qui avait quitté son village, depuis fort longtemps et traversé bien des épreuves. Il savait chercher sa nourriture, se défendre, il avait apprivoisé la solitude des grands espaces et trouvé une certaine quiétude dans celle-ci. Il savait que pour survivre dans ce monde complexe, il devait s'écouter, se poser des questions, se remettre en question.

Néanmoins, il décida un jour de s'établir dans un village. Il avait entendu parler d'un village où les habitants étaient spécialistes de l'artisanat. Toutes sortes de talents s'y exerçaient et il avait bien envie d'apprendre toutes ces techniques pour progresser encore. Il lui a fallu cheminer encore quelques temps pour trouver ce lieu si réputé. Il alla trouver le grand chef et lui exposa son projet. Il voulait apprendre les techniques des villageois pour en faire les siennes.

Le chef du village était sceptique, mais devant l'insistance du jeune homme, il l'accepta. Il lui attribua une hutte, toute petite, mais néanmoins confortable. Il avait gagné le droit d'apprendre... Notre aventurier était heureux, il se réjouissait de pouvoir se poser dans ce village et imaginait sa vie, il pourrait enfin faire partie d'une communauté qui avait une si bonne réputation.

Et c'est ainsi que son apprentissage commença, il passait du temps avec chaque artisan, chacun lui enseignait son art, notre jeune homme était fasciné et appréciait de voir les créations des autres. Parfois, des étrangers venaient pour enseigner une technique particulière, alors notre jeune apprenti était tout ouïe, attentif à ce qu'il pouvait apprendre, il s'enrichissait non seulement de ce que lui apprenait les villageois, mais également de ce qui venait de ces maîtres extérieurs au village.

Mais peu à peu lui venait l'envie de créer, de mettre en pratique ses apprentissages, de se confronter à la réalité de la création. Mais on l'empêchait de mettre en pratique son art, ce n'était pas des refus directs, mais on ne lui donnait pas les outils nécessaires ou alors il manquait de matériel, à chaque fois qu'il voulait prendre une place différente, on lui faisait comprendre qu'il devait rester à sa place d'apprenti. Il se dit que le problème devait venir de lui, alors, il se remettait en question dans ses compétences, révisait, apprenait encore et encore, mais personne ne semblait remarquer ses progrès et son envie d'aller plus loin. Plus il progressait, plus il avait l'impression qu'on le dénigrait.

Cela faisait plus d'un an qu'il n'était pas sorti du village, un jour il eut envie de grimper sur la colline qui surplombait le hameau. Il prit sa journée et de la hauteur. Depuis le sommet de la colline, il pouvait observer le village. Il voyait tous les détails et put observer le manège des villageois et ce qu'il vit le surprit. Il n'avait pas eu la même perception en étant à l'intérieur, un peu plus haut maintenant. Il prenait conscience que chaque personne était figée dans un rôle, chacun avait une place déterminée. Les va et vient des villageois étaient rythmés et organisés, chacun à sa place, chacun dans son rôle, chacun dans son statut...

Tout à coup, sorti dont on ne sait où, un vieil homme s'approcha de lui. Il s'assit à ses côtés et commença à lui parler : « Etrange ce village, n'est-ce pas ? » lui dit-il. « Cela fait bien longtemps que je l'observe... Les villageois excellent dans leur art, mais ils sont si figés dans

leur position qu'il est impossible de sortir d'un statut une fois qu'il a été attribué. » « Ils vivent sur leurs compétences et ne remettent pas en question leur hiérarchie. » « Ils sont tellement imperméables à l'extérieur que l'étranger qui y vient sera toujours un étranger. » Le vieil homme disparut comme il était venu.

Notre héros resta là jusqu'à la fin du jour, jusqu'à ce que la nuit tombe... Il vit le soleil se coucher sur le village, observa les rituels de la fin du jour puis il rentra dans sa hutte.

Il se remémora ce que lui avait dit le vieil homme. « Figé dans la position, voilà le problème, je suis figé dans mon rôle d'apprenti et en plus étranger au village, je serai toujours étranger... Finalement, peut-être que je me suis trompé et que ma place n'est pas là ! Je dois continuer ma quête. »

Il avait tellement couru pour apprendre qu'aujourd'hui il aspirait à reprendre un chemin plus tranquille. Alors comment allait-il faire pour se faire accepter ailleurs ? Comment fera-t-il valoir ses compétences ? Comment choisira-t-il son prochain village ? Parfois, de savoir que l'on peut vivre de rien nous empêcherait-il de nous faire cadeau de l'abondance ?

LE CONTE DE MARIE

MA PARTIE

Il était une fois une fée, c'était une fée artiste ! Elle aimait les couleurs, les rondeurs, elle aimait imaginer la rencontre des couleurs et des formes ... Ce qu'elle aimait le plus c'était l'harmonie du tout. Elle rêvait de construire une cathédrale...

Mais pour bâtir, elle avait besoin de techniques... de calculs savants pour que ça tienne debout ! Alors elle prenait beaucoup de peine à calculer, à mesurer et comme elle aimait bien le travail bien fait... Cela lui prenait beaucoup de temps et d'énergie !

Elle avait toujours peur de se tromper... alors elle recommençait, elle défaisait, recalculait, vérifiait si les ronds étaient ronds, les angles des carrés étaient bien droits, les droites bien droites...

Ces calculs, ces vérifications, ces contrôles lui prenaient tellement d'énergie qu'elle en perdait sa capacité de créativité... elle perdait les couleurs, elle perdait ses idées... Elle avait l'impression de se perdre dans une multitude de tâches qui avaient certes de l'importance, car cela permettrait de construire un édifice plein de bon sens et bien solide. Ces tâches qui la perdaient devaient lui permettre néanmoins de donner aux ingénieurs et aux ouvriers des ordres clairs...

Mais elle se perdait tellement dans ses calculs qu'elle en oubliait sa créativité... pire elle risquait de perdre sa motivation et l'envie de construire...

Comment notre fée bâtitrice pouvait allier sa créativité, sa motivation avec les exigences de la construction ? C'était son défi... Malheureusement, l'auteur de ce conte n'a pas la réponse à cela... Une seule personne l'a et c'est elle... Donc c'est à elle que je vais demander de terminer cette histoire... Je suis confiante et je sais qu'elle connaît la suite de l'histoire de cette fée bâtitrice, pleine de talent...

PARTIE DE MARIE

Cette fée bâtitrice semblait donc dépassée par l'ampleur du travail qui lui était confié. De plus, il lui arrivait bien souvent de se rendre compte qu'elle n'arrivait même plus à penser à la cathédrale qu'elle voulait construire, tant ses tracas de calculs la poursuivaient constamment.

Face à tout cela, la fée se rendit compte qu'elle ne pourrait pas s'en sortir seule. Elle avait déjà dû construire des bâtiments compliqués, mais jamais elle ne s'était sentie aussi dépassée par un chantier pareil.

De plus, avec tous ses tracas, la fée bâtitrice s'était rendue compte qu'elle devait tellement utiliser toute sa magie et son énergie dans ce travail, qu'une fois rentrée chez elle, elle n'arrivait même plus à faire sortir quelques petites étincelles de sa baguette magique... Elle pouvait accepter de se retrouver prise dans un chantier compliqué, mais perdre ses pouvoirs magiques ? Rien n'en valait la peine et autant abandonner cette cathédrale tout de suite pour préserver sa magie.

Ainsi, la fée se donna un ultimatum: elle devait trouver des créatures, que se soit des gobelins, des trolls, des magiciens ou des elfes qu'importe, pourvu qu'ils l'aident dans son œuvre. Elle pensa à tous les habitants de son village, et se demanda lesquels pourraient bien l'aider dans sa construction. Elle qui n'avait pas l'habitude de diriger un chantier avec d'autres personnes...Ce n'était pas facile !

Malheureusement, ou heureusement pour elle, elle n'avait pas le choix. Elle alla donc toquer aux portes de ses voisins pour leur demander de l'aide. Sur le chemin du village, elle croisa même une petite colonie de lutins voyageurs qu'elle ne connaissait pas mais qui se proposèrent pour l'aider dans la construction de sa cathédrale.

Le chantier repris alors son cours de plus belle et alors que l'on déposait l'une des dernières pierres de la cathédrale, la fée constata pour la première fois qu'elle avait dû partir chercher des créatures bien plus loin que dans son petit village, tant elles étaient nombreuses autour d'elle. Plus important encore, sa magie, qu'elle avait cessé d'utiliser pour préserver le peu qui lui en restait était désormais entrain de tourner autour d'elle, brillant d'une énergie nouvelle.

FIN !